

Ondes de choc

Sandrine MALEM

*« Miné,
par le flux de douleur,
d'une amertume d'âme,
en pleine écoute asservie des mots
érigé, libre.
les vibrations qui
encore une fois chez nous
s'annoncent. »*
Paul Celan¹

C'était le 11 septembre 2001. Nous bavardions au café ... sur l'écran télé, un remake de la tour infernale que personne ne regardait, tout occupé à vaquer à ses occupations habituelles... quelques minutes plus tard ... Matin de cristal, volant en éclat, découvrant à la lumière crue ce qui se tramait depuis longtemps sous l'opacité ordinaire de notre « écran total ».

Fracas traumatique. Temps de sidération. Les journalistes s'accrochent désespérément aux images qu'ils nous passent « en boucle » comme on se pince pour tenter de savoir si on rêve... pour se maintenir dans l'éternisation de ce moment où l'on ne décolle pas de l'image, dans ce temps où tout est suspendu dans l'incertitude de la fiction ou de la réalité, dans le doute, dans l'impossibilité d'en croire ses yeux, « en boucle » pour tenter de refermer la blessure.

L'in vraisemblable devenu vrai. L'in vraisemblable, c'est à dire une guerre non dite, menée par un ennemi qui se cache, pouvant frapper n'importe où, n'importe qui, n'importe comment, à tout moment, guerre menée au nom de Dieu ou de Satan comme aux pires heures de l'Inquisition, mais avec les moyens du nouvel high tech : pétrodollars et ... bombes humaines dernier cri !

Puis il fallut bien « accuser » le choc. Accuser, est le mot. On s'empresse de condamner ces actes de terreur, comme pour se débarrasser poliment mais au plus vite d'une obligation pénible et, à défaut de pouvoir nommer l'ennemi anonyme, insaisissable, on bat sa coulpe devant l'irréparable. Terroristes et terrorisés sont renvoyées dos à dos, unis dans le même voeu de mort, pour se dégager du drame, pour se sentir encore un peu indemne et non concerné.

Cette dynamique inconsciente « victime-coupable », que l'on stigmatise, en effet, sous des prétextes divers, c'est toujours l'autre qu'elle concerne, le duo infernal vis à vis de qui il est préférable de se poser en tiers, sûr de son objectivité et de sa neutralité « suisse ». Mais à la souligner tout en y étant pas, ne serait ce pas, comme dans le fantasme « on bat un enfant », une manière de dénier le point où le drame nous concerne, dans une identification masquée à l'un ou l'autre des protagonistes ? Un tel fantasme mérite certes d'être déplié, mais est-il besoin de chercher à renflouer ainsi ce que le traumatisme dénude ? Ce point où le traumatisme, en suscitant une « crise », va permettre la faculté de juger, de discerner plus clairement le bien du mal, le vrai du faux, et de produire de l'acte de survie.

Primo Lévi, s'insurgeant contre la psychologisation intempestive, le dit fort bien : « *Je ne m'entends pas à l'inconscient et aux profondeurs, mais je sais qu'un petit nombre s'y entend et que ce petit nombre est plus prudent ; j'ignore, et je ne suis guère intéressé à le savoir, si un assassin s'est niché dans mes profondeurs, mais je sais que j'ai été une victime sans culpabilité et pas un assassin ; je sais que les assassins ont existé, pas seulement en Allemagne, et qu'ils existent encore, retraités ou en service, et que les confondre avec leurs victimes est une maladie morale ou une coquetterie esthétique ou un signe de sinistre complicité ; c'est*

¹ Correspondance de Paul Celan à Gisèle Celan-Lestrange, T. 1, Edition Seuil, 2001

surtout un précieux service rendu (volontairement ou non) à ceux qui nient la vérité ... confondre les deux rôles c'est vouloir mystifier à la base notre besoin de justice. »²

Cette subversion insidieuse, nous en avons pourtant vu les prodromes, signal manifeste de danger, lors de la Conférence de Durban, conférence dite des « droits de l'homme », en l'occurrence plutôt du Grand Guignol, où nous avons assisté à la mainmise d'une coalition de dictatures militaires et intégristes accusant d'inhumanité le seul état démocratique d'une région du monde qui ne peut pourtant guère se vanter de l'être. Renversement complet des valeurs, OPA sauvage sur le langage, sous fond d'antisémitisme patent et même franchement revendiqué, qui n'a cependant guère révoltée l'Union Européenne, trop soucieuse de se constituer un « créneau » dans le partage du Monde entre grandes puissances, au prix des pires compromissions. Manipulation des signifiants sous lesquels on colle au forcing de nouveaux signifiés, manipulation des images. Louche célébration des noces du sentimentalisme lacrymal et du cynisme le plus féroce.

Ne s'agissait-il pas déjà, comme Hannah Arendt l'analyse dans son livre sur les origines du totalitarisme³, de ce préalable consistant à « *accuser un ennemi fictif d'un crime que l'on est sur le point de commettre* », en cherchant, par voie de propagande, à « vendre » au vieux continent la fiction d'une conspiration planétaire (la « *trilogie Israël-Etats-Unis et lobby juif* »⁴ expression que l'on trouve encore aujourd'hui tel quel, même dans nos journaux !) ?

Pourtant les belles âmes encore tenteront de chercher des justifications à l'injustifiable, éliminant les faits au profit des supposées causes de ces faits, que certains n'hésitent même pas à trouver justes, voire jubilant secrètement : en effet, quel plaisir extraordinaire à voir ces symboles phalliques un peu trop érigés que formaient les tours jumelles, se trouver réduits à un petit tas de cendres ? La belle âme y trouve matière à la même sorte de satisfaction que celle qui se déploie, sous la bannière des ONG, d'assistance en suppléance, de dénonciation en secours des causes perdues, à maintenir ferme l'autre dans sa dépendance, sa faiblesse, son défaut, pour mieux se parer de la brillance d'un altruisme maternant éclipsant ainsi le phallique qui lui fait ombrage.

Et alors que la vérité éclate, on se dépêche de la minimiser, voire de mentir pour « protéger les citoyens » de la « psychose » ! Comme on minimise par exemple les explosions de joie irrépressibles dans les rues des pays arabes, pour se faire l'écho rassurant des propos compassés et prudents des dirigeants des dits pays, eux-mêmes faussement embarrassés des fanatismes qu'ils laissent prospérer comme on donne à une meute affamée un os à ronger, un ennemi à abattre, un bouc émissaire pour se détourner des amertumes intestines. Voilà ainsi du tchador de toutes les frivolités, chacun s'arrange pour n'avoir pas à s'affronter à la violence, alors même que l'on prétend élever le débat au-dessus de l'émotionnel « brut » pour « penser », en l'occurrence « panser » son narcissisme quelque peu fracturé, tout comme ses idéaux d'humanisme pacifique. Et de s'effrayer par exemple de l'éventuelle démesure de la « réplique » américaine, qui s'est avérée au final plutôt efficace dans ses actions, et soulageante de tout un peuple ravi de se voir ainsi enfin débarrassé à plutôt bon compte de ses despotes. Vieux réflexe vichyste !

Il me revient ce proverbe hassid : « Si tu veux aider ton prochain à sortir de la mélasse, il ne faut pas craindre de se salir de boue ! »

Pourtant, dans un silence médiatique étrangement étourdissant, le dernier film de Claude Lanzman, Sobibor, venait nous dire quelque chose de cette possibilité qui existe, même en désespoir de cause, et dans les conditions du pire dénuement, de se réapproprier la violence venue non pas de l'Autre, mais de petits autres, pour mettre un terme à la barbarie.

Derrière quelles impuissances imaginaires espère-t-on abriter cette fausse paix civile où couve la violence identitaire entretenue par la pire démagogie ? Les démocraties n'ont-elles pas leur police, leur armée et leurs gendarmes, organisations peu démocratiques en soi, mais nécessaires pour défendre leurs institutions et leurs valeurs, et faire respecter la loi commune ? La démocratie est fragile par essence parce que ses idéaux sont aux antipodes de ceux du terrorisme qui n'est qu'une forme politique du pouvoir totalitaire. La démocratie répugne à user de la force pour se défendre puisqu'elle s'est instituée d'un pouvoir partagé qui est de la responsabilité

² Primo Lévi, « Les naufragés et les rescapés », Ed. Arcades Gallimard, 1989

³ Hannah Arendt, « Le système totalitaire », Editions du Seuil, 1972

⁴ Article de Mouna Naim, paru dans le Monde du 02.01.2001.

de chaque citoyen, et c'est le partage – jamais pleinement équitable - qui crée des envieux, qui autorise les revendications, pas le monopole ! Ses détracteurs peuvent ainsi facilement utiliser contre elle les principes même qu'elle défend, retourner le libéralisme en oppression, la mettant ainsi au défi de soutenir une contradiction interne qui est pourtant le prix de son inventivité.

Sans doute vaut-il mieux soutenir ses contradictions internes, n'avoir pas la paix, ni avec soi-même ni avec les autres, comme l'on apprend, dans l'analyse, à supporter sa propre division, à n'être pas unifié entre les différentes instances qui se livrent en nous à un pilpoul animé qui permet que la vie, dans le conflit, la tension, tienne bon face à la mort qui résout, elle, définitivement, toutes les contradictions.

De même qu'à la place de la compassion et de l'assistanat, devrions-nous plutôt encourager ces « pauvres », qui supportent trop aisément leurs tyrans, à trouver en eux-mêmes la détermination de transformer leur oppression en aventure humaine, à « *s'organiser par eux-mêmes* », comme le souligne Hannah Arendt⁵ à propos des juifs d'Europe qui, dès les années 20, oeuvraient activement au sein du mouvement sioniste, dans un projet constructif et créatif ?

Car ce n'est pas aux « politiques », toujours trahis par leur goût du pouvoir, qu'appartient le destin, dans son imprévisibilité, mais à chacun, là où il est. L'aventure de la liberté est sans modèle et elle ne commence qu'au moment où on finit de se croire obligé à la servitude volontaire ou au nihilisme désespéré. La démocratie n'est pas un produit d'exportation et on ne peut faire, pour l'autre, l'économie du chemin qui y mène, sachant qu'il se paie souvent avec des larmes de sang : n'a-t-elle été pas été, en France, l'enfant terrible et lui aussi douloureux d'une autre Terre ?

Si, en 38, il suffisait de lire *Mein Kampf* pour deviner la suite du programme, il suffit d'écouter les « cassettes » de Ben Laden, pour connaître le sien. Pour voir se dessiner, dans l'apologie paradoxale de la vertu version islamisme dur, dans la confusion du « grand djihad », qui est la lutte interne contre ses propres démons intérieurs, et du « petit djihad », qui vise « l'opresseur des musulmans », la figure de l'Adversaire, propre à cimenter la constitution d'une hypothétique « Communauté » des croyants.

De même peut-on entendre à travers l'apologie du martyr, cet énoncé – plus pervers que paranoïaque - qui exige de se montrer à la hauteur de l'Impératif absolu d'un « Jouir » exalté, dont l'horizon est invariablement la mort. Comme nous pouvons entendre dans l'appel à la Rédemption par le Ressentiment Vengeur, ce qui se déchaîne de la haine à l'endroit de l'altérité qui fait toujours obstacle à la pureté de l'Un : l'américain, le juif, l'homosexuel, la femme, le voyageur, le métis, le fou, le boiteux, le poète, le passé et même le nom secret de l'Universalité, qui s'écrit au pluriel.

⁵ Hannah Arendt, « La tradition cachée », Bibliothèques 10/18, 1987